



EN ATTENDANT LA DEUXIEME VAGUE

UN FILM DE **CHRISTOPHE HERMANS**

DOSSIER DE PRESSE

EN ATTENDANT LA DEUXIÈME VAGUE

DE CHRISTOPHE HERMANS

DIFFUSION RTBF 16.03.21
FESTIVAL IMAGÉSANTÉ 24.03.21

Bande-annonce <https://vimeo.com/510255528>
Teaser de la deuxième vague (film en cours) <https://vimeo.com/512563595>
Le dossier de presse et les photos sont téléchargeables sur www.derives.be

2021 - 75' - Belgique - Couleur - FR

PRODUCTION Dérides
+32 4342 49 39
info@derives.be

PRESSE Rodrigue Laurent
+32 496 69 59 12
rodriguelaurent@aol.com

DIFFUSION Festivals WIP
+32 4 340 10 40
festivals@wip.be

SYNOPSIS

Au cœur de la première vague de la pandémie qui frappe la Belgique en mars 2020, les équipes de l'unité COVID du CHU de Liège luttent quotidiennement pour la survie des patients, chaque jour plus nombreux.



ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE HERMANS

« Derrière le nombre de morts, d'hospitalisés, de contaminés, il y a des histoires de vies. On se devait de donner une écoute à tout ça. La parole du personnel d'entretien nous est aussi apparue importante, en plus de celle des infirmières, infirmiers et médecins. »

Comment avez-vous pris la décision d'aller filmer dans une unité Covid en pleine première vague ?

Christophe Hermans : En avril dernier, alors que la première vague atteignait sa crête, il m'est apparu nécessaire de faire un documentaire dans l'unité Covid d'un grand hôpital. Je voulais scruter cette crise sanitaire sous cet angle, suite à la disparition d'un collègue ingénieur du son, Marc Engels. Cela m'a fait prendre conscience qu'il y avait quelque chose qui se jouait à l'intérieur des hôpitaux. Je me suis dit que j'avais envie de poser une caméra là où ça s'était terminé pour lui. Cela rejoint les raisons pour lesquelles je fais du documentaire. Pour moi, le rôle du documentariste est d'être présent quand il se passe un événement important. Il était logique d'être présent dans cette crise.

Comment s'est déroulé le tournage au CHU de Liège ?

C.H : D'abord, il a été très difficile de constituer une équipe pour ce projet. Il y avait beaucoup de réticences et de craintes. C'était le début de la crise, nous ne savions pas très bien à quoi nous attendre. J'ai d'abord contacté plusieurs ingénieurs du son et beaucoup ont refusé de travailler dans ces conditions. Finalement, Yves Bemelmans, avec qui j'ai fait mes premiers films, a accepté. Les conditions de tournage étaient compliquées : on devait être vêtus comme les infirmiers ou les médecins - la tenue complète avec double masque, lunettes, blouses, charlottes - car on était exposés continuellement au virus. Si nous prenions la décision d'aller dans une chambre, c'était à nos risques et périls. On y est allés en prenant beaucoup de mesures de sécurité. J'ai voulu



assurer moi-même le cadre, parce qu’il était inconcevable pour moi qu’une équipe de plus de deux personnes filme des patients dans des états de détresse si importants. Surtout qu’on a peu de temps pour créer une affinité avec un protagoniste dans cette situation. La vie de ces personnes peut basculer du jour au lendemain. Le documentaire montre ces basculements de vie qui peuvent s’opérer en moins de deux semaines et devenir une grande tragédie.

Vous vous intéressez beaucoup au vécu des infirmières, des aides-soignantes... On voit moins les médecins : est-ce un choix qui s’est imposé dès le tournage ?

C.H : Pas nécessairement ! Il nous est vite apparu que c’était le témoignage des infirmières qui était le plus parlant. Or, c’est une parole qui n’est pas forcément écoutée. Les médias ont montré la crise d’une certaine manière, les hôpitaux l’ont ressentie d’une autre. Pour ceux qui ont vécu auprès des malades au quotidien, la vision de la crise que donnaient les médias était tronquée : ils avaient simplement envie d’être écoutés. Derrière le nombre de morts, d’hospitalisés, de contaminés, il y a des histoires de vie qu’ils ont portées, parfois longtemps, sur leurs épaules. On se devait de donner une écoute à tout ça. La parole du personnel d’entretien nous est aussi apparue importante, en plus de celle des infirmières, infirmiers et médecins.

Est-ce difficile de se lancer dans ce type de projet, guidé par l’urgence, avec un temps de préparation réduit ?

C.H : Il ne faut pas oublier que personne ne savait comment ça allait se passer. Le personnel et l’Administrateur général du CHU,

qui ont autorisé notre présence, ne savaient pas comment gérer ce type de crise, donc ils ont cherché en même temps que nous. Nous espérons toujours trouver des réponses à tout, mais ici, même les spécialistes ne les avaient pas. Durant le tournage, on a avancé en même temps qu’eux, et c’est ça qui m’a intéressé dans le projet : observer comment tout un hôpital, toutes les strates qui le composent, essaie de faire face à une situation inédite. Les médias qui forçaient un peu le trait pour montrer une forme de danger en extrapolant, en montrant des images chocs, ont parfois envenimé les choses. Ce qui nous a conduits, nous les spectateurs ou citoyens, dans une peur dont nous ne savions pas à quel point elle était rationnelle. Face à une telle situation, nous savons difficilement démêler le vrai du faux. Du coup, chacun panique à sa façon, tout le monde a un avis sur tout. Quelle est la vérité dans tout cela ? C’est ce que nous cherchons tous.

Comment s’est opéré le choix des deux patients suivis tout au long du film ?

C.H : Les deux patients que nous avons suivis, Mr Dethier et Mr Strauch offraient des trajectoires intéressantes, car on a pu les suivre sur le long terme. J’avais filmé plusieurs autres protagonistes, notamment des femmes. Simplement, dans un documentaire, on va sélectionner l’histoire qui offre une vraie construction narrative sur le long terme, et où le spectateur peut s’attacher au protagoniste. Les deux personnages que j’ai suivis ont des tranches d’âges différentes, et sont suivis à des moments différents de leur maladie. Le premier est aux soins intensifs et il se réveille au début du film. Le second a simplement été hospitalisé pour un sevrage alcoolique et il a été contaminé à l’hôpital. Et,



dans son cas, il y a eu toute une progression très dramatique qui permet de cibler tout ce qu'a pu être la crise sanitaire et les mesures drastiques qu'elle a engendrées : l'interdiction des visites pour les familles, notamment. Cela a été très dur pour beaucoup de proches, mais aussi pour le personnel hospitalier, confronté à la détresse que cela engendrait. On rouvrait les magasins non-essentiels, mais les familles ne pouvaient toujours pas venir voir leurs proches ! Il faut imaginer avoir un proche qui est dans ses dernières heures et que l'on n'a pas la possibilité d'approcher une dernière fois.

Ce film commence alors que la première vague décroît. Vous n'avez pas de regret de ne pas avoir commencé à filmer plus tôt ?

C.H : Je ne travaille jamais avec des regrets ou des remords (rires). En fait, on est arrivés là au moment où on nous l'a permis. Dans un cas comme celui-ci, les choses prennent du temps à se mettre en place. Je pense que, ce qui est intéressant dans ce premier film, et très différent du deuxième que j'ai tourné lors de la deuxième vague, c'est qu'il n'y a pas de recul : on est juste dans la parole de gens qui essaient de comprendre. C'est vrai, le film peut sembler un peu « après la guerre ». Mais je pense que dans un documentaire, on ne doit pas forcément être pendant la guerre. Ce qui compte, d'un point de vue de la réalisation, c'est de vouloir témoigner d'une réalité du monde à un moment précis. Ici, j'ai pensé : « Puisque j'arrive à ce moment-là, qu'est-ce que je peux raconter ? ».

Cet automne, vous êtes retourné filmer la deuxième vague. Cela donnera un autre film ? Sera-t-il différent ?

C.H : Pour la deuxième vague, je suis beaucoup plus dans la lutte.

Ce n'est pas du tout le même film. Ce qui est intéressant, c'est que l'on suit à nouveau les deux chefs infirmières, mais nous ne sommes pas dans un film de ressenti; nous sommes face à des corps qui se battent et qui luttent pour survivre. La pression sur le personnel est énorme car il y a déjà eu la première vague. Du coup, on a des équipes sur les rotules. Je suis arrivé beaucoup plus tôt, et le premier film a fait office de repérage pour le deuxième volet. Il m'a permis de mieux connaître le service et le personnel, de comprendre comment utiliser la caméra avec eux : comment les filmer, comment être juste et à la bonne place ? Le plus compliqué pour moi a été de trouver la bonne distance. Je me suis pris cette deuxième vague de plein fouet car le danger était là, il y a eu beaucoup de contaminations dans le service. Au fil des jours, la pression s'accroissait, l'hôpital était surchargé, des malades ont dû être transférés dans d'autres hôpitaux, en Flandre et en Allemagne... Gérer cela a été compliqué pour le personnel.

Quelles étaient, selon vous, les différences marquantes entre les deux vagues ?

C.H : Après la première vague, les soignants se sont rendus compte que l'intubation nécessitait un important travail de revalidation. Les deux protagonistes que j'ai suivis lors de la première vague sont toujours en revalidation aujourd'hui. J'ai eu Monsieur Dethier au téléphone récemment, il fait encore de la kiné tous les jours. Il ne pourra pas retravailler avant un certain temps. Donc, le fait d'intuber amène beaucoup de conséquences. Pendant la deuxième vague, les médecins ont utilisé ce qu'on appelle des « lunettes à haut débit », une technique qui permet de garder les patients en unité Covid plutôt que de les transférer directement en soins



BIOFILMOGRAPHIE

CHRISTOPHE HERMANS

Réalisateur et scénariste, Christophe Hermans est né à Namur en 1982. En 2001, il entre à l’Institut des Arts de Diffusion (Belgique). ***Poids Plume***, son film de fin d’études, est sélectionné dans plus d’une vingtaine de festivals à travers le monde. En 2007, il écrit et réalise avec Xavier Seron un court-métrage de fiction ***Le Crabe***. En 2008, il réalise un long métrage documentaire ***Les Parents*** et un second court-métrage de fiction ***La Balançoire***. Le film a été sélectionné dans plus d’une trentaine de festivals, a reçu une dizaine de prix à travers le monde et a été nominée à la première cérémonie des Magritte du Cinéma belge. En 2010, il continue avec un court-métrage documentaire ***Etrangère*** sélectionné dans de prestigieux festivals. Il revient à la fiction avec son troisième court-métrage ***Fancy-Fair*** et cinq documentaires ***Les Enfants, Corps Etranger, Les perruques de Christel, Eclaireurs*** et ***Victor***. Il termine en ce moment son premier long-métrage de fiction ***La ruche*** et deux documentaires autour de la crise sanitaire que nous traversons actuellement.

peu, beaucoup de personnes sont en arrêt maladie, beaucoup ont dit qu’ils ne voulaient plus travailler dans une unité Covid. Personnellement, j’ai très mal vécu la deuxième vague, j’ai même voulu arrêter de tourner car je n’étais pas bien. Je sentais que ça devenait trop anxiogène. J’ai commencé à avoir peur de là où nous allions. S’il y a une troisième vague, est-ce que j’irai la filmer ? Je me poserai la question.

Qu’est-ce qui vous a encouragé à continuer ?

C.H : Il faut garder une trace et il faut conscientiser les citoyens. Il y a plein de gens qui ne comprennent pas. Il y a une séquence que je trouve révélatrice dans le film. On y voit une jeune femme filmée sur un plateau télé qui dit : « Moi, je vais faire la fête à Noël et nouvel an, et continuer à inviter des gens ». Et ça, le personnel soignant ne peut plus l’entendre. À un moment, il faut être un peu lucide.

intensifs et de les placer sous respirateur. Il faut savoir que, quand il est intubé, le patient est endormi, inconscient, dans un coma artificiel. Tandis qu’avec les « lunettes à haut débit », le patient reste conscient même s’il est en souffrance. Certains patients sont décédés en unité Covid, sans être transférés en soins intensifs : cela a été plus compliqué à gérer pour toutes les équipes soignantes qui n’étaient pas forcément prêtes à affronter ce type de situation. Il y a eu moins de personnes en réanimation pendant la deuxième vague, et davantage de décès au sein même des unités Covid. La différence est que, quand le patient est intubé, c’est la machine qui raconte l’histoire, la souffrance ne se voit pas. Tandis que là, c’est le patient qui la raconte.

Avez-vous eu l’impression que les soignants avaient vécu plus durement la seconde vague que la première ?

C.H : Ils étaient dépités, usés. Ils avaient senti quelque chose de très fort lors de la première vague. L’opinion publique et les médias avaient le regard porté sur eux, ils avaient l’impression d’être devenus des héros. Ils avaient une responsabilité et ils sentaient qu’ils devaient courir sur tous les fronts pour sauver la situation. Dans la deuxième vague, ils ont reçu moins d’attention mais surtout, ils se sont dit qu’ils n’avaient pas appris des erreurs de la première vague. Il faut savoir qu’entre la première et la deuxième vague, ils n’ont pas arrêté. Il y a eu des patients Covid entre les deux et il y en a toujours. Ils sont sur les rotules et, psychologiquement, certains sont très atteints.

Au départ, ils en voulaient aux citoyens, maintenant c’est parfois entre eux que cela ne fonctionne plus. Le groupe se disloque un

FICHE TECHNIQUE

2021 - 75' - Belgique - Couleur- VF - Stéréo - HD - 16/9

RÉALISATION Christophe Hermans

MONTAGE Joël Mann

MONTAGE SON David Vranken

MIXAGE David Vranken

ÉTALONNAGE Michaël Cinquin

PRODUCTION Dérives | Julie Freres

COPRODUCTION Frakas Productions, RTBF (Télévision belge), Wallonie Image Production, Belga Productions

PRODUIT AVEC L'AIDE DU Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles

AVEC LA PARTICIPATION DE Wallimage (La Wallonie)

ET DU SOUTIEN du Tax Shelter via Belga Films Fund et de la Wallonie

